

EDITORIAL

Le second confinement n'aura pas davantage que le premier pu altérer la volonté du bureau du RT 49 de maintenir en contact les membres du réseau. Aussi, nous vous proposons ce onzième *Bulletin d'histoire de la sociologie* (le second de cette année pas comme les autres) qui, grâce à votre coopération, ne compte pas moins d'une dizaine de pages. Vous y retrouverez nos rubriques habituelles : Actualité, Compte-rendu, Annonces, Lectures, Focus, Portrait... Presque comme si de rien n'était !

Par contre, il nous a été impossible d'organiser les *Premières rencontres d'histoire de la sociologie de Toulouse* auxquelles l'année 2020 n'aura pas porté chance. Son programme est bouclé mais nous n'avons pas l'assurance de pouvoir l'organiser avant 2022 dans de bonnes conditions pour toutes et tous.

Envoi des propositions
au bureau :

Compte rendu d'une demi-page : 320 mots ou 2 000 signes ; d'une page : 800 mots ou 4 900 signes.

Focus ou Portrait d'une page : 675 mots ou 4 200 signes

Pour l'heure, c'est sur l'organisation de nos sessions au IX^e congrès de l'AFS, organisé cette année à Lille du 6 au 9 juillet 2021, qu'il convient de se focaliser. En effet, l'AFS nous demande de nous tenir prêts pour le cas où nous vaincrons cette épidémie dès ce printemps, où nous pourrions nous retrouver du 6 au 9 juillet 2021 en présentiel. Aussi, vous trouverez page 2 du *Bulletin* l'appel à communication sur le thème « *Changer ?* » rédigé par le bureau et plus spécialement Stéphane Dufoix et Sébastien Zérilli.

Ceci dit, nous attirons votre attention sur le fait que le RT 49 a été retenu pour organiser, une grande première pour notre jeune réseau, une semi-plénière en collaboration avec le RT 36 (Théories et paradigmes sociologiques) dont les maîtres d'œuvre ont été respectivement Stéphane Dufoix et Arnaud Saint-Martin.

Outre l'annonce de journées d'études sur *La collection éditoriale en SHS*, vous trouverez dans ce numéro le compte-rendu des journées de recherche pour une histoire globale des enquêtes sociales (par Martin Herrnstadt et Léa Renard) puis les recensions d'ouvrages publiés récemment au-

tour d'abord d'une vingtaine de lettres de jeunesse de Max Weber réunies par Suzie Guth (par Roland Pfefferkorn) et ensuite sur l'impresario des sciences de l'Homme Clemens Heller (par Sébastien Zérilli). Vous lirez aussi un focus sur Jean-Claude Chamboredon décédé récemment (par Pierre Lassave) puis un portrait de Jean-Michel Berthelot centré sur son œuvre d'historien de la sociologie (par Patricia Vannier).

En vous souhaitant une bonne lecture, et par avance de bonnes fêtes de Noël, une bonne année 2021 pas trop confinée...

Le bureau

SOMMAIRE

Editorial	p. 1
Actualités	pp. 2-3
Compte-rendu	pp. 4-5
Annonce	p. 6
Appel à recension	p. 6
Lecture	pp. 7-9
Focus	pp. 10-11
Portrait	p. 12

APPEL A COMMUNICATIONS

pour les sessions du

RT 49-Histoire de la sociologie

ACTIVITES

AFS

Le thème du changement implique le déploiement d'une forme (sans doute elle-même à définir) de spectre temporel. Lorsque le changement est processuel, il implique des *transformations*. Quand il est brutal, il peut générer des *crises*. Par contraste (le terme est d'ailleurs associé à un point d'interrogation dans le texte de l'AFS), il pose aussi la question des *permanences* ou des *régularités*. En ce sens, dans le cadre de la sociologie, le changement peut tout autant impliquer la reproduction sociale – à l'identique ou non – ou la mobilité, les processus longs ou bien l'événement, la crise comme la stabilité.

On peut articuler ce thème avec les perspectives de recherche qui sont celles du RT 49 de quatre manières. Elles ne sont pas destinées à fixer les sujets d'autant de sessions, mais représentent à ce stade des axes potentiels de travail et des pistes pour les soumissions d'intervention.

Dans un premier temps, d'un point de vue plus théorique, on pourrait se pencher sur l'histoire des théories générales du changement

social en sociologie. Le changement est ici abordé comme un *objet* ou un *sujet* de la réflexion sociologique, dont on peut considérer historiquement les transformations du traitement d'un point de vue conceptuel (succession des théories et des paradigmes, etc.). On pourrait par exemple ici se pencher sur l'actualité successive de plusieurs théories du changement social, et pointer ce que le succès des unes et des autres a impliqué aux plans épistémologique et méthodologique.

Deuxièmement, le changement peut être interprété comme une source de *tension* pour la sociologie. On peut donc réfléchir aux changements que l'histoire – ici au sens rankien de « ce qui s'est réellement passé » – fait à la pratique voire à la théorie de la discipline. La question des crises sociales ou politiques peut ici être considérée. Cet aspect a déjà fait l'objet de travaux (par exemple Mai 68 et la sociologie...), mais il pourrait par exemple être articulé à la question des conflits (qu'il s'agisse de la Seconde Guerre mondiale ou bien de la Guerre froide, surtout si l'on pense au courant de plus en plus répandu de ce que l'on

CALENDRIER

Les propositions de communication, comportant un résumé d'une vingtaine de lignes environ, devront être chargées sur le site de l'Association française de sociologie avant la mi-janvier. La sélection des propositions par le bureau se déroulera entre la mi-janvier et la mi-mars.

<https://afs-socio.fr/rt/rt49/>



comme la Cold War Social Science). Les questions posées par l'articulation complexe entre problème social et problème sociologique, c'est-à-dire entre les exigences de la réflexion sociologique et l'actualité (qu'on peut définir comme une sorte de présent toujours changeant) pourraient ici être convoquées. Plusieurs points peuvent être envisagés, notamment concernant l'évolution, la permanence et/ou les conflits relatifs aux représentations de la sociologie : les rapports à l'objectivité, la « crise » permanente de la sociologie, les accusations de science de l'« excuse », etc.

Troisièmement, les transformations sociales et culturelles plus longues permettent aussi de réfléchir aux *modalités changeantes de transmission des savoirs sociologiques*. En France, les travaux sur l'histoire de l'enseigne-

ment (au sens large) de la sociologie ne sont pas courants. Nous invitons à la soumission de communications s'interrogeant tout à la fois aux types de cours produits (par exemple les cours d'introduction à la sociologie) mais aussi à la gamme de supports élaborés (manuels bien sûr, mais aussi fiches de cours, introductions à l'enquête sociologique etc...) afin de mieux comprendre, éventuellement par rapport à d'autres supports produits antérieurement, non seulement les différences et les similitudes, mais également la mise en place d'un « canon » sociologique venant fixer le « cœur » de la discipline.

Enfin, en lien encore plus direct avec la thématique du RT, peuvent être interrogés les *changements qui caractérisent l'histoire de la sociologie en tant qu'écriture de son histoire*. Le changement est ici considéré comme un

enjeu de la recherche en histoire de la sociologie. Dans cette perspective, on peut distinguer les éventuels changements d'objets abordés en histoire de la sociologie (de nouvelles thématiques sont-elles apparues dans ce domaine?) aussi bien que les transformations des *méthodes* qu'elle mobilise (utilise-t-on par exemple aujourd'hui de nouvelles ressources pour faire l'histoire de la sociologie ?) ou encore les questions épistémologiques nouvelles qu'elle pose (historiographie de l'histoire de la sociologie, nouvelles manière de penser l'histoire de la sociologie: histoire sociale, histoire globale, histoire matérielle, histoire mondiale, de la sociologie...)

Stéphane Dufoix et Sébastien Zérilli
pour le bureau

SEMI-PLÉNIÈRE

Lors du IX^e congrès de l'AFS, le RT 36 (Théories et paradigmes sociologiques) et le RT 49 (Histoire de la sociologie) organiseront une semi-plénière sur le thème « **Changement de théorie : histoire sociologique** ».

Organisateurs : Arnaud Saint-Martin et Stéphane Dufoix

Organisée conjointement par le RT36 et le RT49 Histoire de la sociologie, cette semi-plénière entend donner les moyens d'explorer à nouveau frais la problématique de l'historicité des théories. Ce sera faite à partir d'études de cas qui, à chaque fois, rendront explicites les mécanismes et processus à l'œuvre dans la formation et la transformation des théories, de sorte que l'on puisse monter en généralité et tenter de (comparer) mettre en évidence des logiques, plutôt internalistes, plutôt externalistes, ou hybrides. Les exposés s'appuieront sur des recherches déjà faites ou en cours, de spécialistes de telle ou telle histoire théorique.

COMPTE-RENDU

Global Histories of the Social Survey in the Long 19th Century

Les 18 et 19 février derniers, un petit groupe d'historien.ne.s et de sociologues s'est réuni au Centre Marc Bloch à Berlin (CMB) pour poser les premières pierres d'une histoire globale de l'« enquête » sociale au cours du long 19^e siècle ; un projet qui ne peut être que collectif, pluriel et interdisciplinaire. L'accent mis sur l'enquête comme instrument de recherche et de réforme sociale, permettait d'analyser l'émergence et la coproduction du « social » et du « colonial » à la fois comme objets de savoir scientifique et comme champs d'intervention politique et économique à cette période. Si de nombreuses études ont ces dernières années insisté sur le rôle des sciences sociales dans la construction et la perpétuation de l'ordre social, comme instrument de discipline dans bien des contextes, peu d'encre a coulé sur l'enquête comme instrument potentiel de résistance contre des oppressions multiples. Le but était de mettre en lumière des groupes divers d'acteur.rice.s, producteur.rice.s d'enquêtes, de contribuer à une histoire des savoirs d'Etat attentive aux phénomènes de réappropriation et de transformation de ces pratiques d'observation par des groupes en situation de domination. L'atelier a été soutenu par le Centre Marc Bloch et l'Institut Leibniz d'histoire européenne de Mayence.

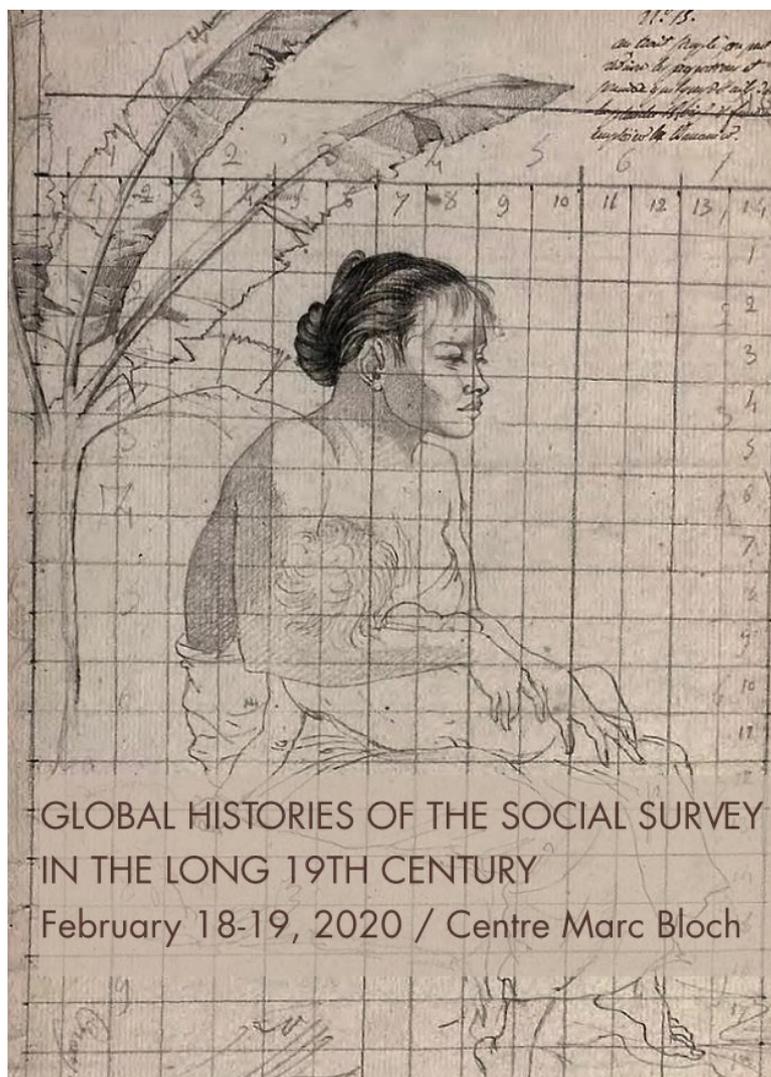
L'atelier s'est ouvert sur la question du caractère global de la forme de connaissance que constitue l'enquête. Dans la première session *Formes, pratiques et technologies des enquêtes sociales et coloniales*, Julien Vincent a montré comment les cartes produites par la New Zealand Company entre 1837 et 1853 ont contribué à transformer la terre en marchandise dans un objectif économique et colonial de « financiarisation de la nature » tout en rendant les populations autochtones invisibles. On assiste en effet au 19^e siècle à un processus de « scientification » du colonialisme euro-

péen : Anne Kwaschik souligne l'émergence des sciences coloniales (avec le Congrès international de sociologie coloniale à Paris en 1900) à partir des années 1880s, alors que la question de la compréhension des sociétés et cultures dites « indigènes » devient un enjeu crucial pour l'administration coloniale. Frederico Agoas nous rappelle à partir de l'exemple portugais que les enquêtes sociales en métropole sont apparues au même moment que les enquêtes ethnographiques dans les colonies : il interroge les connexions entre ces savoirs, pratiques et producteur.rice.s, invitant à repenser les fondements de la discipline sociologique à travers ce prisme.

La session suivante *Enquêtes et contre-enquêtes : résistance épistémique, appropriations et investigations par le bas* a ouvert la perspective sur la production de savoirs de la part d'acteurs non-hégémoniques. Dans les années 1890, la presse socialiste allemande se fait l'écho d'une critique grondante des statistiques officielles sur le monde ouvrier, considérées biaisées dans leurs catégories et leurs méthodes. Philipp Reick raconte ainsi la confection de plusieurs enquêtes alternatives de la main des travailleur.se.s, préférant l'entretien et l'inspection au questionnaire, tout en rappelant les obstacles à ces enquêtes, liés principalement à des réticences persistantes de la part des enquêtés face au caractère jugé « privé » de certaines interrogations. Amadou Dramé met quant à lui l'accent sur une figure souvent méconnue de la production de savoirs administratifs coloniaux en Afrique occidentale française, le commandant de cercle : opérant à la jonction entre autorités locales et administration coloniale, il s'agissait d'un acteur-clé de la politique musulmane française à travers la surveillance et le fichage des « marabouts » sur le terrain. Les réseaux d'acteur.rice.s sont également au centre de la présentation de Leyla Dakhli qui

MARK
BLOCH
Centre Zentrum Marc Bloch





Ont participé à l'atelier :

Frederico Agoas (Lisbonne)
 Leyla Dakhli (Berlin)
 Amadou Dramé (Paris/Dakar)
 Irmela Gorges (Berlin)
 Nicolas Hatzfeld (Evry Val d'Essonne)
 Martin Herrnstadt (Mayence/Berlin)
 Anne Kwaschik (Constance)
 Fabian Link (Francfort sur le Main/Wuppertal)
 Andrea Ploder (Constance)
 Philipp Reick (Berlin/Jérusalem)
 Léa Renard (Berlin)
 Serge Reubi (Paris)
 Julien Vincent (Paris)
 Jakob Vogel (Berlin)

interroge l'articulation entre administration coloniale, armée et orientalistes en Syrie à l'époque du mandat français, alors que la Société des Nations appelle de ses vœux la scientification de l'action coloniale. La première journée s'est conclue par une conférence d'Andrea Ploder, qui a co-dirigé récemment trois volumes sur l'histoire de la sociologie germanophone (*Handbuch Geschichte der deutschsprachigen Soziologie*, VS Verlag, 2017-2019), dans laquelle elle est revenue sur les enjeux théoriques et méthodologiques d'une « praxéologie historique » de la recherche qualitative en sciences sociales à travers l'étude de ses méthodes.

La troisième et dernière session *Histoires globales de l'enquête sociale ? Défis d'une épistémologie historico-politique des sciences sociales à leurs débuts* fut l'occasion de prolonger ces réflexions. Dans sa présentation,

Fabian Link a abordé la question du statut épistémologique des sciences sociales entre les sciences naturelles et les sciences humaines et interrogé les conséquences de ce statut pour l'écriture de leur histoire. Enfin, Nicolas Hatzfeld a présenté la réflexion collective derrière la rédaction de l'ouvrage *Les enquêtes ouvrières dans l'Europe contemporaine* (La Découverte, 2019), issu de trois années de séminaire à l'EHESS. A travers 27 chapitres éclairant tous une époque ou un pays différent, l'ouvrage illustre le processus par lequel les producteur.rice.s d'enquêtes (commanditaires, entrepreneur.se.s, intermédiaires ou agents) construisent leur objet, le « social », les « ouvriers », catégories aux frontières mouvantes, en lien avec des préoccupations politiques ancrées dans des contextes particuliers. Dans sa présentation, il a souligné une fois de plus que le cadre national de

l'histoire de l'enquête doit être dépassé au profit d'une histoire globale, qui est encore en grande partie desideratum de la recherche. La discussion finale a mis en lumière les pans qui restent à explorer, posant la question des points de contact entre observateur.rice, observé et méthodes d'observation, mais aussi de la circulation (et la non-circulation) transnationale des pratiques d'enquêtes et la question des stratégies face à l'absence de sources, en particulier dans le cas d'acteurs non hégémoniques. À l'issue de l'atelier, les participant.e.s se sont fixés comme objectif à moyen terme la création d'un réseau international de recherche sur l'histoire mondiale de l'enquête sociale. Les personnes intéressées par cette entreprise peuvent prendre contact avec les organisateur.rice.s.

Martin Herrnstadt et Léa Renard

La collection éditoriale en SHS : objet, terrains, témoignages

Journées d'études - 4-6 février 2021

ANNONCE

Centre Maurice Halbwachs

La collection éditoriale est un objet d'étude privilégié pour aborder l'histoire des sciences humaines et sociales (SHS). C'est un dispositif majeur d'agrégation, de circulation et de qualification de textes, à l'échelle nationale ou internationale. Elle reste pourtant un angle mort de l'historiographie de ces disciplines. Sa création et sa croissance réunissent pourtant plusieurs acteurs, impliquent un large éventail de pratiques, révèlent des stratégies et soulignent de nombreux enjeux, académiques et symboliques aussi bien qu'économiques. La collection est un objet qui s'appréhende de multiples manières : au contact des archives, qui témoignent de sa fabrication concrète, en analysant le contenu de ses ouvrages, ou bien encore en observant le catalogue qui en offre la représentation. Son unité et ses frontières se définissent à la fois par sa cohérence interne et par l'existence et la spécificité d'autres entreprises éditoriales. Elle s'inscrit dans un espace dont les coordonnées sont toutes à la fois matérielles, disciplinaires, institutionnelles et politiques et qu'elle

contribue à son tour à structurer. En s'intéressant à plusieurs grandes collections depuis l'institutionnalisation des SHS, et en réunissant des spécialistes de leur histoire aussi bien que des directeurs de collection et des professionnels du livre, ces journées porteront un regard original et pluriel sur le passé et le présent de ces disciplines. Elles seront l'occasion d'aborder des questions souvent délaissées : Quelles sont les différents types de collection en SHS et quelles fonctions remplissent-elles ? Comment s'articulent dans cet espace éditorial logiques économiques, intellectuelles et symboliques *via* les négociations entre auteur.e.s, directeur.e.s de collection et éditeur.e.s ? Comment les collections en SHS participent-elles de la formation et du remaniement de traditions et de mémoires savantes (la création de références, de classiques, l'importation d'auteur.e.s étranger.e.s, etc.) ? Enfin, puisque la structuration de l'espace intellectuel par des collections éditoriales semble être une spécificité française, comment expliquer cette singularité ?

Axe de recherche « Pratiques d'écriture et matérialités des connaissances ».

Journées organisées par Martin Strauss et Sébastien Zérilli, avec Bertrand Müller.

Programme et organisation à déterminer en fonction de l'évolution de la situation sanitaire

APPEL A RECENSION !

LECTURE

La jeunesse de Max WEBER

Suzie Guth nous propose une traduction française d'un choix de lettres de Max Weber envoyées de Strasbourg, alors ville récemment incorporée dans le Reich allemand. Ces lettres ont été adressées à des membres de sa famille proche : sa mère (10), son père (7) et son frère Alfred (2). La plupart d'entre elles ont été écrites lors du service militaire volontaire, puis lors de deux périodes militaires qui ont suivi. En tant que « volontaire pour un an », il pouvait choisir le lieu de son incorporation. Weber, à peine âgé de dix-neuf ans quand il commence son service militaire, a choisi Strasbourg en raison de la présence dans cette ville de deux tantes maternelles et de leur famille. Leurs époux, Hermann Baumgarten et Wilhelm Benecke, étaient professeurs à la nouvelle Kaiser Wilhelm Universität, le premier en histoire et littérature, le second en géologie. Ces lettres de jeunesse sont précédées d'une introduction et de deux études éclairantes de Suzie Guth : la première porte essentiellement sur la vie de caserne de Weber, ses rapports avec sa parenté, le regard qu'il porte sur l'Alsace et les Alsaciens. La seconde traite de l'influence du service militaire sur ses travaux sociologiques ultérieurs.

Quatorze des dix-neuf lettres retenues datent de son service militaire d'un an effectué en 1883 et 1884. Deux datent de 1885 quand il effectuait la préparation au grade d'officier de réserve. Deux autres ont été envoyées en 1887 alors qu'il effectuait une nouvelle période militaire à Strasbourg en tant qu'officier de réserve. Enfin une dernière date de 1892. La plupart de ces lettres proviennent de l'édition des *Jugendbriefe* publiés par son épouse Marianne Weber en 1936, la lettre de 1892

provient du tome 2 de l'édition des lettres de Max Weber des années 1887-1892 de la *Max Weber Gesamtausgabe II*. Le tome 1 de cette dernière édition aurait pu être retenu comme base de travail à la place de l'édition plus ancienne de Marianne Weber, incomplète et comportant quelques erreurs, mais l'important réside dans le fait que le lecteur francophone puisse désormais avoir accès à ces lettres qui apportent un éclairage de première main sur la jeunesse de Max Weber.

Ces lettres ne manquent ni d'intérêt, ni même de piquant. Si celles adressées à son frère Alfred sont parfois empreintes de pathos et de lourdeur, elles se caractérisent généralement par une légèreté de ton, un sens de l'humour et un maniement de l'ironie qui n'épargnent ni l'armée, ni l'Empire, ni les membres de sa famille, ni même sa propre personne.

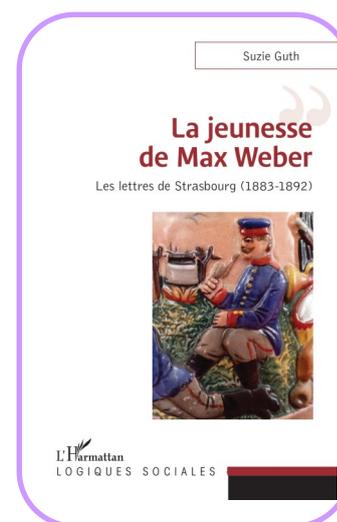
Ces lettres décrivent la vie militaire, ce « service stupide », qui plonge les soldats dans « d'étranges états physiques et mentaux », qui « rend obtus » et « fait disparaître toute faculté de penser ». Weber détaille à ses parents les « perfidies de la vie militaire » qui conduisent à l'accablement physique, aux « chevilles enflées et douloureuses », à l'« abrutissement le plus profond », à une « sombre existence », faite de « perte de temps colossale » et d'ennui – « ce temps qu'il faut tuer sans fin ». Les lettres qui relatent les exercices militaires sont particulièrement drôles et caustiques.

L'image que les soldats allemands donnaient d'eux à la population alsacienne était pour le moins bouffonne. Le jeune Weber multiplie les notations qui soulignent l'altérité de l'Alsace et des Alsaciens, il ne se sentait « tout à fait comme au pays »

que dans sa parenté, chez les Benecke ou les Baumgarten. Le 8 août 1884, après près d'un an passé à Strasbourg et dans sa région il écrit encore : « Il est bien dommage que la population d'Alsace mette tant de mauvaise volonté à se lier avec nous et nous traite avec tant d'indifférence ». Vingt-cinq ans plus tard, Weber reviendra avec beaucoup de lucidité sur l'irréductible attachement à la nation française de la plupart des Alsaciens.

Ces lettres apportent également un éclairage sur sa formation intellectuelle. Il évoque fréquemment ses lectures : Heine, Tourgueniev, Eichendorff, Stifter, Dilthey et bien d'autres auteurs, historiens, théologiens ou juristes notamment. Ce sera plutôt avec sa mère qu'il échangera sur les questions religieuses et avec son père sur les questions politiques. Dès que les obligations du service militaire lui en laissaient le loisir, il fréquentait les membres de sa famille, plus particulièrement ses deux oncles. Il entretenait notamment des échanges suivis avec Hermann Baumgarten plus libéral que son père et plus critique vis-à-vis de la politique de Bismarck après 1878.

Roland Pfefferkorn



Suzie Guth, *La jeunesse de Max Weber. Les lettres de Strasbourg (1883-1892)*, Paris, Editions L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2020, 218 pages.

Clemens HELLER : impresario des sciences de l'homme



[Clemens] Heller reste la plupart du temps dans le flou des notes de bas de page » (p. 128), regrette un des contributeurs de cet ouvrage, dont la publication contredit paradoxalement le propos. S'il faut se réjouir de cette sorte de consécration bibliographique, c'est parce que la trajectoire de Clemens Heller (1917-2002) se confond avec celle du développement des sciences humaines et sociales en France dans la deuxième moitié du XX^e siècle.

C'est un pan particulier de cette histoire que son parcours révèle, qu'éclipsent souvent les manuels et qu'éclaire l'éventail des qualificatifs associés à sa personne : « imprésario », « stratège », « manager », « entrepreneur ». Autant de termes, mailés dans le même réseau connotatif, qui concernent ce qu'on qualifiera par défaut comme « l'ingénierie » de la recherche. Dans les contributions de cet ouvrage, il est question du financement de programmes de recherche, de création de « plateforme[s] d'internationalisation scien-

tifique » (p. 114) ou bien encore de politique documentaire. Dans cette perspective, la création en 1963 à Paris de la Maison des sciences de l'homme (MSH), dont Clemens Heller est le maître d'œuvre avec Fernand Braudel (institution dont il sera longtemps l'administrateur-adjoint avant d'en assurer la direction en 1985 après la mort de l'historien), est exemplaire. Pensée par ses fondateurs comme « une institution de service aux autres institutions de recherche » (p. 76), au premier rang desquelles l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), elle héberge une bibliothèque, regroupe plusieurs laboratoires et offre des services communs de soutien à la recherche.

Fernand Braudel et Clemens Heller se rencontrent à l'orée des années 1950. Le second, alors jeune doctorant fraîchement débarqué en France, assure sous la responsabilité du premier un séminaire sur « l'usure, la comptabilité et la pensée économique au XVI^e siècle » à la VI^e section de l'École pratique des hautes études (EPHE). Au cours de cette même décennie, Braudel, qui préside l'institution après la mort de Lucien Febvre en 1956, charge Clemens Heller du développement et de la coordination en son sein d'une Division des aires culturelles. Basée sur l'analyse pluridisciplinaire de vastes ensembles géographiques, ce projet verra la création des premiers centres de recherche et de documentation hexagonaux sur l'Afrique, la Chine, l'Inde ou encore la Russie.

Dans sa contribution à l'ouvrage, Ioana Popa analyse finement (pp. 95-125) que l'accomplissement de cette tâche s'explique par l'inscription et l'action de Clemens Heller dans différentes « configurations d'acteurs » (académique, philanthropique, diplomatique), à l'intérieur desquelles il mobilise des ressources biographiques spécifiques, accumulées au long d'un parcours singulier. Né en 1917 dans la bourgeoisie intellectuelle



viennoise, Clemens Heller émigre en 1938 aux États-Unis et se forme dans plusieurs universités américaines. L'interdisciplinarité qu'il promeut au sein de la VI^e section de l'EPHE, qui devient en 1975 l'EHESS, via le développement des études sur les aires culturelles, est déjà au fondement du *Salzburg seminar in American Civilization* qu'il fonde en 1947 alors qu'il est étudiant à Harvard. Il en abandonne rapidement la direction, sur fond de tensions Est-Ouest. Anne Kwaschik observe quant à elle (pp. 128-139) que l'institutionnalisation des études sur les aires culturelles en France s'accompagne d'un développement de la recherche sur projet. Ce faisant, elle souligne que *pratiques et modes d'organisation* de la recherche sont intrinsèquement liés. Comme si la « planification souple », selon les mots de l'auteure, et l'espèce de pragmatisme organisationnel caractéristique de l'entrepreneuriat intellectuel impulsé par Clemens Heller correspondaient parfaitement à la plasticité disciplinaire caractéristique de ce domaine d'études.

Plus que d'une simple souplesse ou d'une sorte d'adaptabilité managériale, plusieurs contributions soulignent surtout la grande agilité d'esprit de Clemens Heller (le terme est mentionné dans le titre de l'article de Patrick Fridenson, pp. 151-167). Mélomane, homme de paroles plutôt que de l'écrit (peut-être rétif à sa

fixité ?) « qui détestait les cloisonnements et les rigidités » (Roger Chartier, p. 41), son souvenir témoigne dans de nombreuses pages de ce recueil de l'entremêlement inextricable, même à l'intérieur du microcosme académique, de l'intellectuel et de l'affectif.

Des sentiments liaient sans doute Clémens Heller à la MSH. Hinnerk Bruhns écrit dans la postface de l'ouvrage qu'il formait avec « sa Maison » un véritable « couple », ajoutant qu'une institution peut prendre « le caractère d'une personnalité » (pp. 173 et 174). La lecture des articles ici réunis autour d'une personnalité méconnue de l'histoire des sciences humaines en France en appelle alors une autre, comme en miroir: celle de l'ouvrage de Marcel Fournier consacré à l'histoire de cette institution, à paraître chez le même éditeur et dans le même collection.

Sébastien Zérilli

Hinnerk Bruhns, Joachim Nettelbeck et Maurice Aymard (dir.), Clemens Heller, imprésario des sciences de l'homme, Paris, Éds de la Maison des Sciences de l'Homme, 2017, 175 pages.

Sommaire

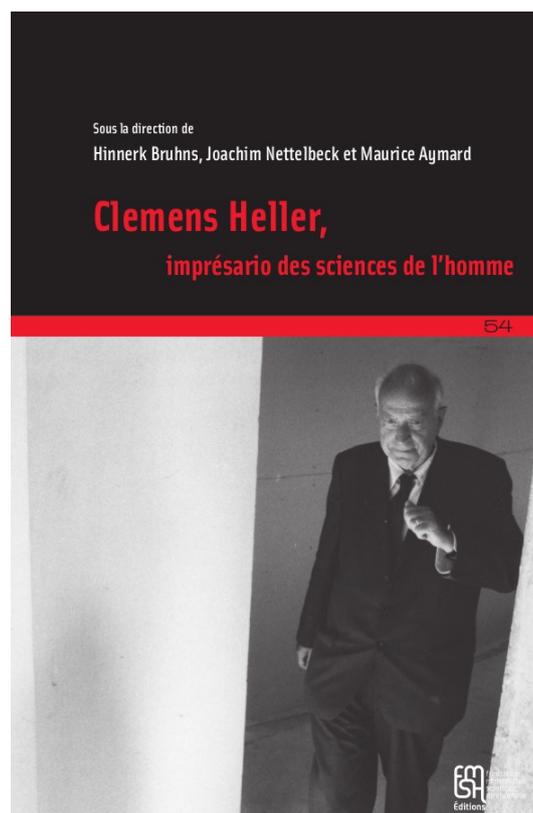
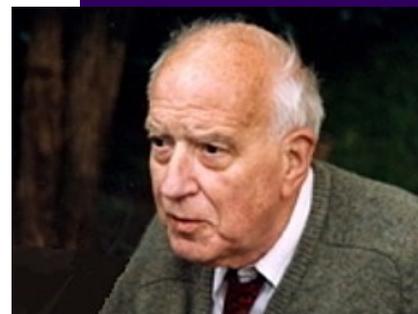
Préface par **Maurice Aymard, Hinnerk Bruhns et Joachim Nettelbeck**

Une personnalité, c'est une institution à elle seule. Souvenirs à propos de Clemens Heller par **Wolf Lepenies** ; *Clemens Heller on the Left Bank* par **Robert Darnton** ; *The Clemens Heller I Knew* par **Immanuel Wallerstein** ; *MSH, dîners, musique, Lausanne* par **Roger Chartier** ; *Der Anruf* par **David Gugerli** ; *Heller und Achilles* par **Reinhart Meyer-Kalkus** ; *Hommage* par **Dominique Moïsi**

Le Salzburg Seminar et Clemens Heller. Une histoire du début de la Guerre froide par **Joachim Nettelbeck** ; *Clemens Heller et Fernand Braudel* par **Maurice Aymard** ; *Autour des aires culturelles* par **Ioana Popa** ; *Planification souple – Clemens Heller et le management de projets à la Sixième Section* par **Anne Kwaschik** ; *Hellers Maison : ein Handwerksbetrieb im Zeitalter der Großforschung* par **Hinnerk Bruhns** ; *Autour du thème de l'agilité et de la créativité dans un monde bureaucratique* par **Patrick Fridenson**

Postface : *Clemens Heller, « un personnage inexplicable » ?* par **Hinnerk Bruhns**

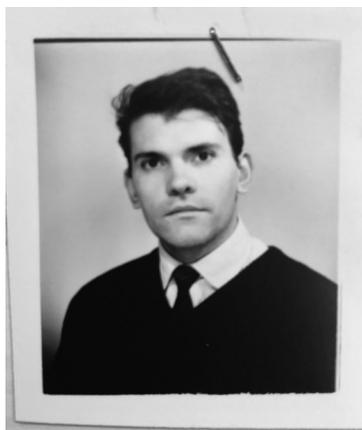
EMSH fondation
maison des
sciences
de l'homme



FOCUS

Jean-Claude CHAMBOREDON :

un collègue invisible ?



Jean-Claude Chamboredon
1938 - 2020

Rares sont les étudiants en sociologie de la génération du baby-boom en France qui n'ont pas lu et relu *Le métier de sociologue* (1968), tout à la fois traité, programme et anthologie qui a décisivement contribué à la refondation critique de la discipline. Trois signatures normaliennes : Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron. Le premier et le troisième des auteurs s'étaient déjà fait connaître des milieux éducatifs et des médias pour leur essai, *Les héritiers* (1964), mettant au jour le capital culturel, agent majeur de la reproduction des inégalités scolaires. Le second, pourtant cheville ouvrière de l'anthologie de textes, était moins connu. Plus jeune que les deux philosophes, cet agrégé de lettres classiques (1962) s'était formé à la sociologie à leur contact sous l'égide de Raymond Aron, fondateur du Centre de sociologie européenne (1960). Sa carrière intellectuelle s'affirmera d'abord dans l'ombre de ces hautes figures du renouveau sociologique puis de manière de plus en plus indépendante à la fin des années 1970, sans être pour autant solitaire ni en marge des évolutions de la discipline. Les derniers retours sur son œuvre, et tout récemment encore à l'occasion de son décès, révèlent la postérité de ses travaux et les attachements qu'il a noué avec plusieurs générations de sociologues, d'ethnologues, d'historiens et de géographes.

Né en 1938 à Bandol, dans un milieu de classe moyenne issue des campagnes méridionales, Chamboredon fait ses lettres à Toulon puis Marseille. Entré à la rue d'Ulm en 1959, le provincial se rapproche d'Aron et de Bourdieu dont il sera l'assistant en sociologie à la Faculté de Lille. Il devient chef de travaux à la 6^e Section (EPHE), assurant le secrétariat du CSE, puis en 1968 maître-assistant à l'ENS où, premier « caïman » en sociologie, il joue un rôle essentiel dans la formation aux sciences sociales entre l'ENS et l'EPHE-EHESS et en direction des lycées (agrégation créée en 1977). Élu directeur d'études à l'EHESS en 1988, il rejoint Passeron dans l'unité de re-

cherche de la Vieille Charité à Marseille (qui deviendra l'actuel Centre Norbert Elias) jusqu'à la retraite officielle au milieu des années 2000.

Outre sa participation active au renouvellement des règles de la méthode sociologique (rationalisme appliqué, construction de l'objet, vigilance épistémologique, réflexivité, interdisciplinarité, etc.) ses premiers travaux marquent le cours de la *Revue française de sociologie* dont il devient membre de la rédaction (1967-90). Trois articles-clés devenus des classiques sont à rappeler : sur la « proximité spatiale » engendrant la « distance sociale » dans les grands ensembles d'habitat collectif (1970), sur la définition de la « délinquance juvénile » qui y sévit (1971), sur le « métier d'enfant » comme construction sociale de l'âge de la maternelle (1973). Trois coups inauguraux comme au théâtre marqués au sceau de l'enquête de terrain (Antony), de la statistique « morphologique » des peuplements et âges sociaux, de l'analyse sémantique serrée des désignations et interactions sociales, de l'inscription réflexive de l'étude dans un ensemble de savoirs passés et présents qui se rapportent à son objet. Que ce soit sur les thèmes de la coprésence sociale, de la déviance ou du cycle de vie, thèmes au cœur des politiques urbaines et sociales d'alors, le sociologue se distingue par sa critique des vulgates politico-savantes et par sa formule pluraliste de recherche reconstruisant l'objet à travers les multiples facettes d'une visée qui relie les structures d'ensemble aux microphénomènes.

Tout au long des années 1980, ce programme se densifie en multipliant l'analyse des objets et représentations culturelles travaillés par le temps, l'espace et la mémoire collective : le mythe paysan dans la peinture du XIX^e siècle, le roman régional, les bastides provençales, la chasse, les parcs naturels, etc. Se dessine en filigrane une approche relationnelle des œuvres et champs culturels, sciences humaines comprises, attentive aux temporalités multiples, aux appartenances et références territoriales et au feuilletage des identités sur

fond de tensions de classe. Trois textes majeurs l'illustrent notamment : le premier sur le temps de la biographie et de l'histoire appliqué au romancier régional Jean Aicard (1983), le second sur la réception politiste et moraliste des œuvres de Durkheim (1984), le troisième élargissant la perspective dans un discours de la méthode sur la production symbolique et les formes sociales (1986). Thèses toujours inspirantes aujourd'hui pour qui veut faire l'histoire de la sociologie en intégrant les approches en termes de morphologie sociale des acteurs et auteurs, de configuration de places et d'emplois, de style de recherche et de retraduction des conflits politiques et idéologiques.

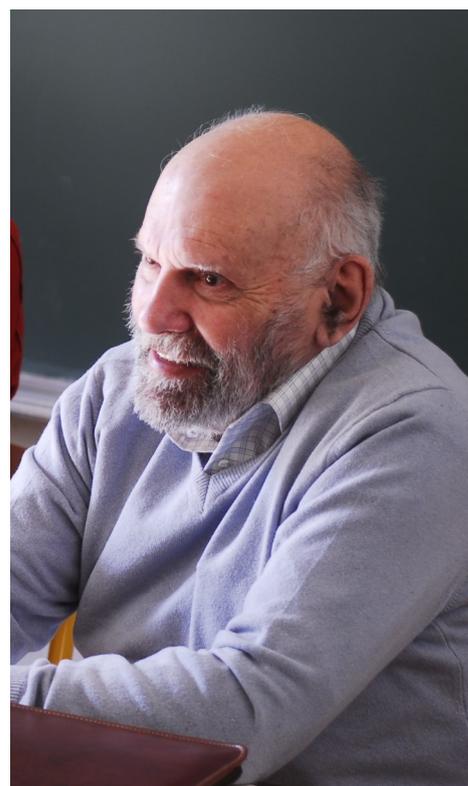
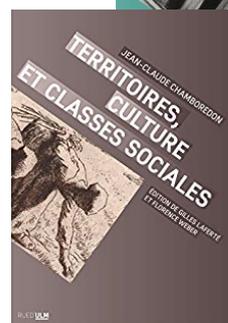
Foisonnante et dispersée en de multiples supports éditoriaux, cette œuvre originale, érudite et impitoyable à l'égard des vulgates sociologiques montantes tant du côté de Bourdieu que de Boudon, ne s'est pas traduite en livres de synthèse. Quand j'ai côtoyé ce maître en tant que doctorant au tournant des années 1990, il avait en chantier un essai de sociologie de la socialisation, fil rouge de ses nombreux travaux. Hélas, les symptômes d'une psychose maniaco-dépressive, trop longtemps déniée et non soignée, se sont aggravés au fil des années. Ils l'ont empêché de mener à bien ses projets individuels et collectifs, notamment ce qui aurait pu se dessiner comme une « école de sociologie de Marseille » à l'instar de celle de Chicago. La variable « ethnico-culturelle », si présente aujourd'hui dans un espace public de communication aux prises avec le courant « décolonial », aurait sans doute trouvé là matière à développement au sein du cadre théorique qu'il avait construit.

Ses articles majeurs ont été plus ou moins ponctuellement exhumés au fil du temps suivant la conjoncture politique, par exemple son enquête fracassante de 1970 sur le paradoxe de la proximité spatiale facteur de distance sociale lors de la mise en place de politiques de mixité urbaine dans les années 1990. Mais globalement son œuvre est longtemps restée parcellisée au gré des lectures de spécialistes ou d'initiés. On doit récemment à Florence Weber, anthropologue et éditrice à l'ENS, ainsi qu'aux jeunes sociologues Paul Pasquali et Gilles Laferté, la réunion de ses principaux travaux en trois volumes aux

Presses de la Rue d'Ulm. Après son décès le 30 mars dernier dans une maison de retraite médicalisée de la banlieue parisienne, de nombreux articles de presse (*Le Monde*, *Libération*, *AOC*), de revues (*RFS*, *Genèses*) et de sites (EHESS, ENS) ont déjà fait franchir un pas supplémentaire à cette réhabilitation expresse. Ils sont pour l'essentiel le fait d'élèves qui ont bénéficié des enseignements du « caïman » de la rue d'Ulm (outre Florence Weber, Jean-Louis Fabiani, François Héran, Pierre Michel Menger, Gérard Noiriel, Stéphane Beaud) auxquels se joignent divers compagnons de route (François Chazel, Jacques Revel) ou derniers doctorants (Pierre-Paul Zalio). En ressort l'image d'un « grand lettré », « humaniste aussi modeste et discret que chercheur puissant », « inventif, généreux et exigeant » qui « abattait dans la pratique les barrières corporatistes issues des découpages scolaires », tout à la fois « tourmenté et drôle, chaleureux ou sarcastique », « au côté ombrageux » - dernière allusion sans doute aux traits polémiques qui parsèment l'œuvre de flèches à l'humour ravageur déployé en cascade dans des notes de bas de page qui prennent parfois la place du texte (« Réponse à MM. Boudon et Bourricaud, auteurs du Dictionnaire », *RFS*, XXV-2, 1984).

Une telle salve d'hommages dessine un premier cercle de proches et de disciples qui inclut les plus hautes instances académiques comme le Collège de France (Héran, Menger), l'ENS (Weber à Ulm, Zalio, actuel président de l'ENS Cachan) ou l'EHESS (Fabiani, Revel). On pourrait y joindre les hommages rendus par Chamboredon lui-même à des auteurs qu'il avait fréquenté ou cultivé (Georges Canguilhem, Raymond Aron, Raymond Williams, Philippe Ariès, Georges Dumézil). Sans parler, au-delà de Bourdieu avec lequel il avait rompu à la fin des années 1970, du grand cercle des classiques proches ou lointains qu'il s'était plu à commenter ou à faire découvrir à ses étudiants (Durkheim, bien sûr, mais aussi l'ethnographe Marcel Maquet, le géographe Marcel Roncayolo ou le sociolinguiste Basil Bernstein). Ainsi se forme la densité morale et conceptuelle d'un collège invisible qui inscrit et fait vivre une œuvre dans le temps long.

Pierre Lassave





Matthieu Béra
Stéphane Dufoix
Jean-Paul Laurens
Patricia Vannier
Sébastien Zérilli

Univ. Bordeaux
Univ. Paris-Nanterre / IUF
Univ. P. Valéry, Montpellier
Univ. J. Jaurès, Toulouse
Centre M. Halbwachs, Paris

bera@u-bordeaux.fr
stephane.dufoix92@gmail.com
jean-paul.laurens@univ-montp3.fr
patricia.vannier@univ-tlse2.fr
sebastien.zerilli@ehess.com

PORTRAIT

Jean-Michel Berthelot est d'abord connu comme sociologue de l'éducation avec *Le Piège scolaire* (1983), dans lequel il propose une troisième voie qui permette de « rendre compte à la fois de la prégnance des déterminismes structurels et de l'imprévisibilité relative du jeu des acteurs sociaux » (p. 208).

Sa carrière débutée à l'université de Toulouse est parmi les plus brillantes : nommé plus jeune professeur de sociologie en 1981, il cumule les fonctions de directeur du département et du laboratoire. Il est cependant en quête d'un nouvel objet d'étude – qu'il pense trouver avec le corps (« Les sociologies et le corps », 1985) – capable d'articuler ou dépasser les deux approches sociologiques dominantes incarnées alors par Bourdieu et Boudon.

Puis, sans doute du fait des nécessités pédagogiques, il se tourne vers l'histoire de la sociologie et produit plusieurs ouvrages marquants qui seront à l'origine de vocations et d'orientations de recherche.

En fait, comme souvent, tout commence avec Durkheim. Jean-Michel Berthelot avait obtenu des éditions Flammarion de rédiger une préface à la réédition des *Règles de la méthode sociologique* (1988). Dans ce long texte de plus de soixante pages, il entreprend de démontrer que Durkheim a opéré une rupture épistémologique en soumettant la sociologie à l'exigence de la preuve - « impératif fondamental de la pensée scientifique » (p. 9) - avec la mise en œuvre du raisonnement expérimental. S'il contribue à montrer toute la modernité scientifique de ce classique, il inaugure aussi une nouvelle manière d'écrire l'histoire de la sociologie. En effet, par un travail remarquable de contextualisation

Jean-Michel Berthelot (1945-2006)

scientifique, il essaie de reconstituer le cheminement intellectuel de Durkheim mais aussi « d'envisager d'autres choix que l'auteur aurait pu faire » afin de « mieux appréhender la ou les logiques auxquelles il s'est soumis » (p. 14).

Deux autres ouvrages viendront confirmer son intérêt pour l'histoire et l'épistémologie de la sociologie et lui vaudront une importante notoriété. Dans *L'Intelligence du social* (1990), il construit une typologie des schèmes d'intelligibilités du social renvoyant aux différents courants théoriques et défend l'idée d'un pluralisme explicatif en sociologie. Dans *La Construction de la sociologie* (1991), il retrace l'histoire de la discipline comme « une entreprise de connaissance scientifique du social » (p. 5).



Le centenaire de la parution des *Règles de la méthode sociologique* est l'occasion pour lui de sortir, dans sa nouvelle collection « Socio-logiques » aux Presses Universitaires du Mirail, sous le titre *1895 Durkheim. L'avènement de la sociologie scientifique*, un ensemble de textes sur Durkheim dont deux inédits qui constituent des pistes de recherche nouvelles et extrêmement fertiles. La première touche à la réception d'une œuvre – celle des *Règles* – ouvrant sur un travail de référencement et d'indexation alors tout à fait nouveau en sociologie pour en saisir les modalités et les usages. La seconde s'attache aux savoirs sociologiques à travers

l'étude systématique d'une œuvre, pour en repérer les continuités et les ruptures, les emprunts et les innovations, les contraintes logiques et les choix épistémologiques. Ce programme sera par la suite appliqué à d'autres disciplines dans *Figures du texte scientifique* (2003).

En montrant que l'histoire de la sociologie n'est pas tant celle d'un homme exceptionnel – fût-il Durkheim – de sa vie et son œuvre, mais qu'il s'agit davantage de restituer le sens d'une œuvre, de reconstruire le rôle que celle-ci a pu jouer pour la discipline, il ouvre la voie à l'autonomisation de ce domaine de recherche.

Mais déjà son intérêt pour l'épistémologie des sciences sociales s'affirme dans *Les Vertus de l'incertitude* (1996) où il explore les pratiques de la sociologie, mais aussi de l'histoire, l'économie et l'anthropologie, et évalue leur contribution à la production d'un savoir sur la société.

Nommé à Paris V en 1997, mais resté toulousain de cœur, puis à Paris IV en 2002, il poursuit ses travaux en épistémologie des sciences sociales. Dans son ouvrage posthume, *L'emprise du vrai. Connaissance scientifique et modernité* (2008), dont il disait être le plus fier, il interroge la science en tant qu'activité spécifique, ainsi que l'idée de vérité scientifique.

Le parcours intellectuel de Jean-Michel Berthelot, si l'on en voit l'évolution générale – d'une histoire et épistémologie de la sociologie vers une épistémologie des sciences sociales – comporte bien une préoccupation constante : à quelles conditions la sociologie et les sciences sociales peuvent-elles faire science ? – préoccupation qu'il lisait chez Durkheim et qui devrait continuellement nous habiter en nous incitant à lire ou relire son œuvre prématurément interrompue.